

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE CHAT DU JARDINIER

*

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Les Yeux de Mona

THOMAS SCHLESSER

LE CHAT DU JARDINIER

Roman

Volume 1



VOIR DE PRÈS

© 2026, Éditions Albin Michel.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-873-0

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*Aux bons et aux mauvais élèves.
Mais surtout aux mauvais...
Aux mauvais et aux bons professeurs.
Mais plutôt aux meilleurs...*

PREMIÈRE PARTIE

**LA VOIX
DES TEMPÊTES**

1

SAIGNER

Le chaton sommeillait, minuscule et tiède, dans une paume colossale. C'était celle de Louis, jardinier puissant et taïseux, dont le poids faisait craquer le cannage d'une chaise. Il se tenait assis à l'étage d'une humble maison en pierre. Son visage, inquiet, semblait près de se défaire. Du pouce, il effleurait un point, juste au creux de la gorge de la bête. Un point infime, qui pourtant occupait tout son esprit.

Louis veillait ainsi l'innocente boule de poils enroulée sur elle-même. Rêvait-elle ? À quoi donc pouvaient ressembler les songes d'un être si récemment venu au monde ? Tandis que cette pensée le

traversait, il regardait par la fenêtre le balancement des grands arbres centenaires. La tempête s'intensifiait, tordait l'air, brisait les rameaux des oliviers. Mais le chaton, indifférent au vacarme, ronronnait. Dehors, les vrombissements anarchiques de l'orage ; dedans, le murmure régulier, apaisant, de l'animal...

Où avait-il appris que la fréquence de ce son oscillait entre 26 et 44 hertz ? Il ne s'en souvenait plus. Peut-être l'avait-il inventé. Mais il en était certain : le ronronnement est un signe plus ambivalent qu'il n'y paraît. Si le corps d'un chat vibre ainsi, de façon presque tellurique, ce n'est pas seulement pour manifester une joie pleine et entière, c'est aussi pour lutter. Ce souffle feutré soigne les blessures, guérit les maux, répare les os, les tissus, le sang. Louis caressait le pelage gris et blanc. Il aurait pu continuer sans fin.

Le ciel convulsait à présent, et empor-

taît dans sa furie les paysages du Midi. Les pins penchaient, ployaient, sifflaient. Ils périraient peut-être. À chaque branche brisée, ils criaient leur peur de tomber à jamais. Le vent accélérât encore, ivre de sa propre vitesse. Toute la campagne priait en secret pour que cesse cette frénésie insensée de l'air et de la pluie qui, sous l'effet des bourrasques, tombait à l'oblique. Et ce n'étaient ni les lances du mistral ni les colères familières de l'orage ou de la foudre, si fréquentes sur les côtes méditerranéennes, qui faisaient ce soir-là claquer les volets et sursauter les enfants, mais un tumulte d'une violence inconnue, presque surnaturelle.

Louis observait, inquiet, la saignée qui entamait les prairies et les champs. Dans la demeure voisine, il perçut un descellement de pierres sèches. La déflagration se confondit avec le désarroi qui l'habitait depuis le matin, comme si les éléments,

dans leur déchaînement, donnaient corps à sa colère mêlée de chagrin.

Cette rage avait pour cause une funeste nouvelle. Le chaton était condamné à court terme – il mourrait prématurément, sans espoir possible, lui avait-on dit. Une dizaine de jours auparavant, l'homme avait noté que son compagnon lapait son lait avec moins d'appétit. L'animal se montrait contrarié au moment de plonger le museau dans sa coupelle. Louis l'avait alors conduit chez une vétérinaire fraîchement sortie de l'université et installée dans une ville voisine. Après une série d'examens, elle avait eu les mots fatals. Sous la douceur des poils s'était nichée une vilaine tumeur, au niveau de l'œsophage. Il n'y avait rien à faire. La jeune femme avait suggéré l'impossible : envisager une euthanasie, pour épargner à la bête les souffrances à venir.

Louis n'avait rien répondu. Il n'avait pas posé de questions ni dit « au revoir ». Il s'était contenté de reprendre le chaton contre lui et, instinctivement, de tourner son pouce là où le mal avait mystérieusement germé, espérant ainsi dissiper le cancer naissant. Puis il était revenu chez lui, meurtri. Alors, le vent avait commencé à se lever. Au début, il ne s'agissait que de souffles épars et tourbillonnants, mais à mesure que l'heure avançait, ils se changèrent en tornades. Les nuages, eux, restaient agglutinés, figés dans le ciel, prêts à déverser leurs trombes sans jamais s'arrêter.

*
**

Louis était de cette espèce d'individus qu'on qualifie de sensibles. Et même, selon un vocabulaire que la psychologie a fini par imposer dans le lan-

gage courant, il était ce qu'on nomme un « hypersensible ». Ce trait constitutif, voire central, de sa personnalité s'avérait d'autant plus déroutant que sa carrure de colosse lui conférait, en surface au moins, l'image d'une force invincible, presque métallique. Mais la bonté de son cœur avait transformé celui-ci en un organe tendre et friable comme l'argile. Naît-on « hypersensible » ? Ou le devient-on à la faveur des événements, notamment ceux de l'enfance ? Difficile à dire. Chez Louis, les premiers signes de cette extrême porosité à son entourage étaient apparus dès son plus jeune âge, au contact de la faune et de la flore. Fils unique de modestes bergers de Provence, il avait tôt ressenti une affection indéfinissable pour l'écorce des arbres et le pelage des bêtes – une tendresse si vive qu'elle avait éveillé en lui une empathie magnétique, propice aux sourires et aux

larmes. Aussitôt jeté dans l'existence, il aima les moutons et les chiens de troupeau, bien sûr. Mais surtout les chats. Et pourquoi donc ? Parce que, dans une bergerie, un tel animal ne servait à rien, disait-on... S'il était là, c'était à titre de compagnon, ce qui ne pesait pas lourd dans le nécessaire labeur du quotidien. Cette prétendue inutilité avait jadis touché le petit Louis au plus haut point, le renvoyant peut-être à sa propre sensation d'insignifiance et de vulnérabilité.

La Provence est sujette aux incendies – c'est son drame, son supplice de feu. Louis y avait assisté, terrifié et prostré, dès l'enfance. Souvent, des animaux fuyant les flammes et la fumée venaient se réfugier à la bergerie. Dans l'indicible douleur de voir périr les grands pins et les vignes, il trouvait pourtant une forme de joie : celle d'accueillir – il préférerait ce mot à recueillir – et de sauver des bêtes,

parmi lesquelles ses compagnons félins. À l'époque, alors que sa main était encore trop menue pour servir de berceau, il leur offrait ses souliers vides en guise d'abris. Les chatons s'y glissaient, et les vieilles chaussures du garçon devenaient leur maison.

Depuis toujours, il croyait que son rôle était d'aider le vivant sans langage, celui qui ne pouvait articuler sa souffrance. Il était devenu un jardinier remarquable grâce à une qualité d'observation et une compréhension de la terre peu communes. L'hypersensibilité de Louis nourrissait son intelligence du monde et, derrière ses airs taciturnes, son cerveau foisonnait d'intuitions et de rêveries. Mais jamais il n'aurait imaginé accueillir un jour un chaton sans pouvoir veiller sur sa vie. Cette fois, l'incendie brûlait en lui, tandis qu'au-dehors, la catastrophe insistait.